

« Faust, pantin du diable »

Martin Mercier

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25531ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, M. (1996). Compte rendu de [« Faust, pantin du diable »]. *Jeu*, (81), 168–171.

« Faust, pantin du diable »

Scénario de Marie-Christine Lê-Huu et de Philippe Soldevila, avec la collaboration de Bernard Grondin ; dialogues de Marie-Christine Lê-Huu. Mise en scène : Philippe Soldevila, assisté de Paul-Patrick Charbonneau ; scénographie et marionnettes : Sylvie Courbron et Pierre Robitaille ; costumes : Sylvie Courbron ; musique : Frédéric Lebrasseur et Martin Bélanger ; éclairages : Christian Fontaine. Avec Paul-Patrick Charbonneau (la Gouvernante, Valentin, le Sorcier, Dieu, Satan), Martin Genest (Faust), Marie-Christine Lê-Huu (Marguerite, la Sorcière) et Pierre Robitaille (Méphistophélès). Production du Théâtre Pupulus Mordicus, présentée à la Redoute Dauphine du Parc de l'Artilerie, à Québec, du 27 juin au 11 août 1996.

Les ficelles du malheur

Les hauts murs de pierre anciens cernant de trois côtés le lieu qui accueille ce spectacle excitent l'imagination, nous plongent au cœur de cette Allemagne renaissante qui vit naître les légendes entourant l'existence singulière du docteur Johannes Faust, savant aux redoutables pouvoirs qui prétendait avoir conclu un pacte avec le diable. Sur une petite scène en plein air, à la lueur de quelques flambeaux et projecteurs, quatre comédiens-manipulateurs donnent vie à vingt-deux étonnantes marionnettes. Sous le signe de l'humour, ils réinterprètent à leur façon la troublante histoire de ce mystérieux personnage, s'inspirant des versions qu'en offrirent au fil des siècles des auteurs aussi accomplis que Marlowe et Goethe. *Faust, pantin du diable* ne retient que les principaux éléments de ce récit

bien connu, mais fait preuve d'une joyeuse fantaisie pour mettre en scène ce mythe, où des puissances maléfiques s'évertuent à damner l'âme d'un homme.

Pour réchauffer l'atmosphère, ce sont d'abord les musiciens Frédéric Lebrasseur et Martin Bélanger qui nous accueillent. Ils installent une ambiance sonore évocatrice nous préparant à l'étrange aventure qui se déroulera sous nos yeux. Le premier, désopilant percussionniste, produit des sons inattendus à partir des objets les plus variés ; le second, muni d'une guitare et d'un synthétiseur, crée des mélodies qui gagnent vite en rythme et en distorsion pour se transformer en musique décapante tout à fait de circonstance en enfer !

Faust, les traits ravagés par la vieillesse, nous apparaît dépité par la mince compréhension du monde que lui ont procurée les incalculables années d'étude à la source de son érudition. Il songe aujourd'hui à mourir, regrettant les plaisirs dont il s'est inutilement privé. Saisissant l'occasion, Méphistophélès l'aborde, lui proposant un terrible échange : santé, jeunesse et jouissances de la vie contre son âme à Satan... Après de vains efforts pour repousser l'offre alléchante, Faust l'accepte. Dès lors, au lieu de la simple goutte de sang prétendument nécessaire à sa métamorphose, c'est un mince et long fil rouge qui est violemment extrait de son bras et aussi vite absorbé par une maléfique sorcière. Rapidement vidé de son fluide vital, le vieil homme s'effondre pour renaître aussitôt, surgissant des entrailles de cette repoussante femme sous les traits d'un séduisant jeune homme. Par son rythme et ses images percutantes, cette transformation magique constitue l'une des scènes les plus impressionnantes du spectacle.



Photo : Perspective Photographes.

Méphistophélès a pour mission de damner Faust en l'amenant à satisfaire ses désirs les plus sombres. Celui-ci, apercevant la jolie Marguerite chantant à sa fenêtre, en tombe aussitôt amoureux. Discrète dans ce rôle, Marie-Christine Lê-Huu soutient un personnage réservé qui séduit, par la beauté de son chant, les spectateurs tout autant que le protagoniste. Résolu à en goûter les charmes le soir même, Faust enjoint son acolyte de la conduire dans son lit. La ronde infernale commence. La nuit d'amour qu'il obtient ainsi le contraindra d'affronter Valentin, déterminé à venger la vertu souillée de sa sœur, au cours d'une rixe qui conduira ce dernier à la mort et verra Marguerite accusée de meurtre, Faust ayant pris la fuite avec son diabolique complice.

Se réfugiant à Walpurgis, repère d'un puissant sorcier, Faust sera mis à rude épreuve. Là, une joyeuse engeance de personnages malins le gardera prisonnier et l'amènera à se damner en commettant des crimes de plus en plus sérieux. Ici, Martin Genest se montre convaincant dans l'interprétation d'un Faust dépassé par les événements, mais s'acharnant toujours à chercher une solution, à surmonter un par un les obstacles qui l'empêchent de s'échapper. Parvenant enfin à s'enfuir pour rejoindre celle qu'il aime, condamnée au bûcher, il périra avec elle, par le feu, pour se libérer de l'emprise du mal.

Les nombreuses marionnettes qui peuplent cette histoire se révèlent fort attrayantes. Certaines sont plutôt réalistes, représentant Faust, Marguerite et son entourage en costumes d'époque. Les multiples créatures du mal, pour leur part, relèvent d'une inspiration nettement plus fantastique et affichent une amusante laideur. C'est le cas notamment de Méphistophélès : personnage androgyne aux couleurs criardes, affublé des cornes du parfait petit démon, d'un sabot et d'un pied, d'une arrogante poitrine et d'un ridicule sexe en plastique qui se balance entre ses courtes jambes.

Sauf pour certains personnages secondaires, souvent plus petits, les manipulations sont généralement effectuées à vue. Les comédiens, vêtus sobrement d'une chemise et d'un pantalon d'allure médiévale, apparaissent deux fois plus grands que leur marionnette. Ils en contrôlent les mouvements de façon telle que nous en oublions parfois leur présence, alors qu'à d'autres moments nous prenons plaisir à les observer se détacher de leur personnage, le temps d'un changement de scène rapide ou d'une action surnaturelle,

pour ensuite faire à nouveau corps avec lui. Les réactions simultanées des acteurs et de leur double articulé ajoutent ainsi à notre plaisir ; notre regard alterne de l'un à l'autre, s'appliquant à comparer leurs traits et attitudes qui tantôt se confondent, tantôt s'opposent.

Bien que certains mouvements eussent pu gagner en précision – particulièrement lorsque des personnages prennent d'assaut Faust ou le bousculent –, les comédiens font preuve d'une véritable adresse dans la manipulation des diverses créatures, leur prêtant vie de façon fort crédible. Et bien que tous les comédiens offrent une interprétation de haut calibre, il convient de souligner le travail de Pierre Robitaille, qui campe un Méphistophélès particulièrement savoureux, toujours mû par quelque nouveau vice. Les manigances de ce personnage, constamment déjouées par des éléments inattendus, le placent d'ailleurs souvent en fâcheuse situation face à son impitoyable maître...

Les dialogues élaborés par Marie-Christine Lê-Huu sont très efficaces. Le langage coloré des personnages lance d'adroits clins d'œil à notre époque, faisant çà et là appel à des réalités tout à fait contemporaines. Ainsi, Méphistophélès se voit menacé par Satan d'être transformé en « boy-scout » ou en « colombe de la paix » s'il ne réussit pas à damner Faust ! La gouvernante de Marguerite adopte, quant à elle, la « parlure » de la Sagouine. Interprétée avec beaucoup de verve par Paul-Patrick Charbonneau, elle provoque plus d'un éclat de rire avec ses joyeuses chansons et ses succulentes expressions. Comment ne pas rappeler aussi la scène où, tombée par erreur sous l'effet d'un pendentif magique, cette femme peu attrayante poursuit de ses brûlantes avances le pauvre Méphistophélès !



Photo : Perspective Photographes.

Soulignons que la musique contribue largement à resserrer le rythme de cette production. Le duel entre Faust et Valentin en fournit un exemple éloquent : cette scène est découpée en courtes séquences de mouvement où, accompagnés par la musique, les personnages se déplacent d'un bond puis s'immobilisent dès qu'elle s'arrête, ne recommençant à bouger que lorsqu'elle reprend. Ainsi, tout au long du spectacle, les deux musiciens font preuve d'une grande complicité avec les acteurs. À cet égard, quelle n'est pas notre surprise de voir leur présence sur scène justifiée par le sorcier de Walpurgis, qui nous les présente comme des mortels ayant mené une vie trop tumultueuse, purgeant leur peine en meublant de leurs décibels l'atmosphère diabolique de cet endroit sinistre ! Ponctuant l'évolution du récit, la musique commente aussi avec ironie les scènes d'amour, ou encore introduit d'autres références au monde contemporain. C'est ce qui se produit quand, en échange d'indications pour quitter Walpurgis, Faust prête son aide à un personnage inculte devant répondre à un questionnaire : les musiciens imitent alors les indicatifs sonores d'un jeu télévisé (écoulement du temps, sonneries

indiquant une réponse bonne ou mauvaise), ce qui tourne la situation au ridicule.

La mise en scène compte plusieurs trouvailles astucieuses, comme l'idée de représenter Dieu et Satan par des porte-voix (l'un bleu, l'autre rouge), qui évoquent le caractère mystérieux de ces personnages abstraits, échappant au regard et défiant l'imagination. Le décor est constitué de deux grandes caisses en bois formant des scènes miniatures destinées à l'apparition de certains personnages. Ces caisses sont situées de part et d'autre d'une construction d'allure gothique beaucoup plus élaborée, qui sera soumise à diverses transformations pour figurer successivement le repaire de Satan, l'entrée de Walpurgis ou une cellule de prison. La simplicité et la malléabilité de ce dispositif scénique donne naissance à des espaces imaginaires que soutient admirablement l'architecture bordant le site où est présenté ce spectacle.

En donnant forme à cet univers féerique, Philippe Soldevila établit une tension féconde entre la dimension tragique du mythe de Faust et la légèreté du traitement qui en est proposé, conduisant tour à tour le spectateur à rire et à s'émouvoir. Les enjeux philosophiques de cette histoire ne sont pas évacués pour autant, mais leur importance est relativisée par cette touche d'humour omniprésente qui, en plus de détendre l'atmosphère, nous amène à considérer avec sympathie les multiples travers de l'être humain. Les marionnettes de *Pupulus Mordicus* viennent enrichir, avec cette première production, un créneau encore trop peu développé au sein du paysage théâtral de Québec.

Martin Mercier

« Déluge »

Chorégraphie de Ginette Laurin. Textes : Jean-Frédéric Messier et Rober Racine ; éclairages : Axel Morgenthaler ; costumes et accessoires : Jana Sterbak et Javier Pérez ; musique : Jocelyn Pook. Avec les danseurs Anne Barry, Estelle Clareton, Carole Courtois, Kenneth Gould, Sylvain Lafortune, Mireille Leblanc, Chi Long, Maryse Poulin, Marie-Claude Rodrigue et David Rose. Production d'O Vertigo Danse, en collaboration avec le Centre national des Arts, le Théâtre National de la Danse et de l'Image Châteaueuvallon-Toulon (France), le Festival Danse Canada, le Banff Centre for the Arts et AT&T, présentée à l'Usine C du 22 mai au 2 juin 1996 et en tournée internationale.

Mystères de la vie

Déluge est une ample parabole qui nous entraîne, au chant des oiseaux et sur la voix envoûtante de Mélanie Pappenheim, vers les temps archaïques où il est question de création, d'origine et de rites de passage. Ce spectacle, dansé par sept femmes et trois hommes, est d'une très grande richesse symbolique et artistique, tant pour ses qualités visuelles et pour l'expression chorégraphique que pour la création musicale de Jocelyn Pook, indissociable du travail proprement scénique et de la réussite de cette œuvre très élaborée¹.

1. Il faudrait souligner la contribution de chaque artiste au succès de l'œuvre : Raymond Brisson, répétiteur attitré d'O Vertigo ; Javier Pérez, sculpteur espagnol vivant à Paris ; Jocelyn Pook, compositrice expérimentée dans les arts de la scène ; Jana Sterbak, artiste bien connue des amateurs d'art contemporain ; Jean-Frédéric Messier, auteur dramatique et metteur en scène, et Rober Racine, artiste pluridisciplinaire qui n'en est pas à sa première collaboration avec Ginette Laurin. Et que dire de la personnalité quasi palpable des danseurs et des danseuses qui, par leurs formations et leurs expériences variées, par leurs corps différents, concourent individuellement à la réussite collective ? Les chanteurs sont aussi remarquables.